UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1945-1946 — N° 23

LES MÉDECINS DÉPORTÉS POLITIQUES A HAMBOURG-NEUENGAMME ET BARTH (KOMMANDO DE RAVENSBRÜCK)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 21 Décembre 1945

PAR

Henri-Jacques-René DESPUJOLS

CHIRURGIEN DENTISTE

CROIX DE GUERRE 1939-1945

Né à Langon (Gironde), le 29 Novembre 1916

Examinateurs de la Thèse :

MM. VILLEMIN, professeur ..... *Président*

CHELLE, professeur .....

DUBECQ, professeur ..... *Juges*

DUFOUR, agrégé .....

BORDEAUX

IMPRIMERIE E. DROUILLARD

3, PLACE DE LA VICTOIRE, 3

1945

DESPUJOLS (Henri-Jacques-René)

Les Médecins déportés politiques à Hambourg-Neuengamme et Barth (Kommando de Ravensbrück). — Bordeaux, impr. E. Drouillard, 1945. In-8°, 63 p., fig.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1945-1946. N° 23.)

DESPUJOLS (Henri-Jacques-René)

Les Médecins déportés politiques à Hambourg-Neuengamme et Barth (Kommando de Ravensbrück). — Bordeaux, impr. E. Drouillard, 1945. In-8°, 63 p., fig.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1945-1946. N° 23.)

DESPUJOLS (Henri-Jacques-René)

Les Médecins déportés politiques à Hambourg-Neuengamme et Barth (Kommando de Ravensbrück). — Bordeaux, impr. E. Drouillard, 1945. In-8°, 63 p., fig.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1945-1946. N° 23.)

DESPUJOLS (Henri-Jacques-René)

Les Médecins déportés politiques à Hambourg-Neuengamme et Barth (Kommando de Ravensbrück). — Bordeaux, impr. E. Drouillard, 1945. In-8°, 63 p., fig.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1945-1946. N° 23.)

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1945-1946 — N° 23

LES MÉDECINS DÉPORTÉS POLITIQUES A HAMBOURG-NEUENGAMME ET BARTH (KOMMANDO DE RAVENSBRÜCK)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 21 Décembre 1945

PAR

Henri-Jacques-René DESPUJOLS

CHIRURGIEN DENTISTE

CROIX DE GUERRE 1939-1945

Né à Langon (Gironde), le 29 Novembre 1916

Examinateurs de la Thèse :

MM. VILLEMIN, professeur ..... — *Président*

CHELLE, professeur .....

DUBECQ, professeur ..... — *Juges*

DUFOUR, agrégé .....

BORDEAUX

IMPRIMERIE E. DROUILLARD

3, PLACE DE LA VICTOIRE, 3

—

1945

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. DUPÉRIÉ — **ASSESSEUR** : M. LABAT

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. DENIGÈS, BEILLE, DUPOUY, A. MANDOUL,
PETGES, GUYOT, ABADIE, ANDÉRODIAS, ROCHER, LANDE, DUVERGEY, CARLES

PROFESSEURS :

	MM.
Clinique médicale	N... / DUPÉRIÉ
Clinique chirurgicale et gynécologique	N...
Clinique chirurgicale	PAPIN
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE
Anatomie pathologique et microscopie clinique	DE GRAILLY
Anatomie	VILLEMIN
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL
Hygiène	N...
Médecine légale et déontologie	DERVILLÉE
Electroradiologie et clinique d'électricité médicale	RÉCHOU
Chimie	CHELLE
Botanique et matière médicale	GOLSE
Pharmacie	VITTE
Physiologie	FABRE
Clinique médicale des maladies des enfants	FONTAN
Zoologie et parasitologie	SIGALAS
Médecine expérimentale	N...
Clinique ophtalmologique	BEAUVIEUX
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	LOUBAT
Clinique des maladies infectieuses	DAMADE
Chimie biologique et médicale	MACHEBŒUF
Physique médicale et pharmaceutique	N...
Médecine coloniale et Clinique des maladies exotiques	BONNIN
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JOULIA
Clinique des maladies des voies urinaires	DARGET
Clinique des maladies nerveuses et mentales	DELMAS-MARSALET
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	N...
Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT
Hydrologie thérapeutique et Climatologie	CREYX
Clinique odonto-stomatologique	DUBECQ

MM. PERRENS (Maladies mentales),
CHARRIER (Chirurgie générale), FAUGÈRE (Obstétrique).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

	MM.
Anatomie	DUFOUR
Physiologie	FRANCK
Médecine générale	PIECHAUD / N... / N... / BROUSTET / N... / SARIC / DUBARRY
Chirurgie générale	N... / MASSÉ
Chirurgie générale	N... / MAGENDIE / POUYANNE
Obstétrique	N... / MAHON
Ophtalmologie	N...
Oto-rhino-laryngologie	DESPONS
Dermatologie et syphiligraphie	N...
Physique médicale	N...
Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	CASTAGNOU
Histoire naturelle pharmaceutique	GIRARD
Pharmacie	MESNARD / N...
Histoire naturelle médicale et parasitologie.	R. MANDOUL

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.
Médecine opératoire	MASSÉ
Accouchements	MAHON
Puériculture	FAUGÈRE
Zoologie et parasitologie	R. MANDOUL
Législation pharmaceutique	POPLAWSKI
Ophtalmologie	N...
Anatomie	J. BEAUVIEUX
Chimie minérale	CASTAGNOU
Botanique	GIRARD
Cryptogamie	GIRARD
Pharmacie galénique	MESNARD
Bactériologie	MOUREAU
Physiologie	Mlle ROUGIER
Chimie biologique	TAYEAU
Parasitologie et biologie appliquées	PAUTRIZEL
Pathologie chirurgicale	J. VILLAR / CHAVANNAZ

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON BEAU-PÈRE

A MES PARENTS

A MA BELLE-MÈRE

A MA FEMME

A MES ENFANTS

A MON FRÈRE

A MES BELLES-SŒURS

A MON BEAU-FRÈRE

A TOUS CEUX DU RÉSEAU QUI PAYÈRENT DE LEUR VIE

A TOUS LES FRANÇAIS MORTS A BARTH

A TOUS MES AMIS DU RÉSEAU ET DE LA BASE « E »

A MES CAMARADES DE HAMBOURG-NEUENGAMME

AU DOCTEUR RUDOLPH STEJSKAL
ET
AU DOCTEUR WILLHEM LARROY

A TOUS MES CAMARADES DE LA CHAMBRE 42

A MON JEUNE ET SYMPATHIQUE FRANÇOIS VICIENTE

A TOUS LES FRANÇAIS SURVIVANTS DE BARTH

MEIS ET AMICIS

A NOS MAITRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

A NOS JUGES :

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ R. DUFOUR

CHEF DES TRAVAUX ANATOMIQUES

CHIRURGIEN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

Qui nous a fait le grand honneur de siéger dans notre jury de thèse.
Hommage respectueusement reconnaissant.

MONSIEUR LE PROFESSEUR X. J. DUBECQ

PROFESSEUR DE CLINIQUE ODONTO-STOMATOLOGIQUE

DOCTEUR ÈS SCIENCES

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Qui nous a fait profiter de son magistral enseignement et en qui nous avons toujours trouvé une indulgente sollicitude.
Hommage de très respectueuse gratitude.

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHELLE

PROFESSEUR DE CHIMIE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MON CHER MAÎTRE,

Je vous remercie d'avoir bien voulu reporter sur moi l'amitié que vous aviez pour ma famille et de m'avoir entouré, pendant les années passées dans cette Université, de toute votre affectueuse sollicitude.
Veuillez, mon Cher Maître, trouver ici l'expression de ma plus profonde reconnaissance.

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR VILLEMIN

PROFESSEUR D'ANATOMIE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

OFFICIER DE SAINT-ANNE DE RUSSIE

MON CHER MAÎTRE,

Je veux aujourd'hui vous dire toute ma gratitude pour les conseils précieux que vous m'avez donnés et l'affection que vous m'avez toujours manifestée durant mes années d'études, ainsi que pour l'aide et le soutien que vous m'avez apportés dans mon action contre l'ennemi.

Je vous remercie de m'avoir fait l'honneur de présider ma thèse et vous prie de croire, mon cher Maître, à ma plus affectueuse reconnaissance.

LES MÉDECINS DÉPORTÉS POLITIQUES A HAMBOURG-NEUENGAMME ET BARTH (KOMMANDO DE RAVENSBRÜCK)

INTRODUCTION

Ayant vécu l'aventure des camps de concentration, je voudrais dire quelle fut notre existence, le rôle que nous avons pu jouer en tant que médecins auprès de nos malades et les moyens dont nous avons pu disposer.

Les six mois passés depuis mon retour dans ma famille ont certes bien estompé certains souvenirs qui, pourtant, me semblaient ne jamais devoir s'effacer de ma mémoire, et maintenant où je voudrais pouvoir exprimer avec le plus d'exactitude possible quels étaient les sentiments qui nous animaient, je me demande même si je pourrai me rappeler tout ce que j'ai vu.

Avant de commencer ce récit, j'ai un pieux devoir à remplir : c'est celui de rendre hommage à mon camarade Barreau, chirurgien oto-rhino-laryngologiste des hôpitaux de Bordeaux, qui est mort à la fin de cette effroyable captivité anéanti dans les flots glacés de la Baltique.

S'il n'a pu connaître le grand jour de la Victoire, il a certainement entendu les canons anglais tout proches, mais impuissants hélas à désarmer le sadisme des S.S. fusillant sauvagement les rescapés du « Cap Arcona » qui tentaient de prendre pied sur la plage de Neustadt.

Barreau, au camp de concentration, a été ce que tout le monde l'a connu à Bordeaux : habile chirurgien, il sut s'imposer aux médecins S.S. et prendre la première place au revier de Hambourg-Neuengamme. Grand psychologue, il eut la confiance et l'affection de tous ses malades. Dynamique et optimiste, il maintint toujours le moral de ceux qui l'approchaient — bon camarade pour tous, ami pour moi.

Son sacrifice, de même que celui de M. le Professeur agrégé Auriac, de M. le Docteur Nancel-Pénard et de bien d'autres, ne sera pas oublié et rappellera aux étudiants futurs que les médecins bordelais ont eu à payer leur contribution à la Victoire et que des anciens de cette Université ont eux aussi su lutter, souffrir et mourir pour leur Patrie.

I. — ARRESTATION ET VOYAGE VERS L'ALLEMAGNE.

J'appartenais à un réseau de renseignements et tout avait bien marché jusqu'à la fin du mois d'août 1943. En septembre, un de nos agents de liaison est arrêté : c'est le Sous-lieutenant Lucette Moreau, professeur d'éducation physique au Lycée de Bayonne. Elle est morte au retour de sa cruelle captivité, épuisée par la maladie et la souffrance.

Je veux rendre hommage à son grand courage puisque, grâce à son silence, la Gestapo ne sut rien de précis.

Cependant, un courrier est pris, l'organisation est découverte; nous nous réfugions au maquis.

Je ne peux supporter longtemps cette inactivité et au début de 1944, revenu à Dax, je mets sur pied une organisation nouvelle en collaboration avec mon ami André Trespeuch, chirurgien dentiste, le Lieutenant Duvignac du B.C.R.A. de Londres et Maurice Segaud, ancien prisonnier à Paris.

Tout marchait à souhait quand, vers la fin mars, le Capitaine Delest, qui arrivait de Lisbonne avec documentation, nouveau code pour appareil de T.S.F., etc., tombe dans un guet-apens à Paris et nous ne tardons pas à suivre le même chemin. Nous sommes quarante arrêtés en France et vingt en Espagne.

« Ça y est, c'est fini, il faut payer. » C'est ce que me disent les hommes de la Gestapo en me mettant le revolver sur la poitrine au moment où, revenant de mission, je tombe dans l'embuscade, des papiers compromettants dans les poches. Je parviens heureusement et à leur nez à les dissimuler grâce au concours de M^me^ Rigaud, ma belle-mère, qui, avec

sang-froid, détruit tout tandis qu'ils recherchent des armes dans la maison.

C'est maintenant l'échéance et ma femme est arrêtée alors que son état de santé est visiblement inquiétant au sortir de quarante-cinq jours de clinique.

Je suis conduit directement à la « villa Mont-Carmel », à Bayonne.

Là est l'antre de la Gestapo.

Une heure après, les interrogatoires commencent; ils se succèderont pendant quinze jours avec des tortures de toutes sortes, telles que « fissage au mur » durant des heures, bains glacés en plein courant d'air à 7 heures du matin, coups de poing et de bâton; tout cela accompagné d'une diète absolue de nourriture et de boissons pendant cinq jours. Entre-temps, je suis enfermé à la « villa Chagrin » dans la cellule noire n° 15, avec pour tout confort un bas-flanc sans paillasse où je passe les nuits torse nu. Je suis maintenu quinze jours à ce régime, tout le temps que nécessitent les interrogatoires; après quoi, je passe en cellule ordinaire, au numéro 73.

Dès mon arrivée, je communique à travers les judas avec les autres détenus mes voisins : M. Capgras, ancien Député du Lot-et-Garonne, et M. Charry qui devait devenir Préfet des Landes à la libération. Ils m'encouragent de leur mieux et je récupère très rapidement tout mon optimisme, bien qu'une très grande préoccupation ait commencé à m'assaillir qui, durant toute ma détention et mon exil, ne cessera de me torturer : qu'ont-ils fait de ma femme dans l'état où elle était ? Je ne le saurai qu'à mon retour.

Après un mois et demi passé à Bayonne avec le seul espoir d'un débarquement allié et d'une libération rapide, on nous apprend un soir notre transfert pour une nouvelle prison.

On nous enchaîne deux à deux. Trespeuch était devant moi et, à 23 heures en rang et en silence, nous partions en direction de la gare encadrés par des feld-gendarmes armés d'une mitraillette et deux hommes de Gestapo.

Nous avions en plus, comme nous l'apprîmes à Bordeaux, un homme supplémentaire de la Gestapo qui se trouvait enchaîné avec moi pour surprendre les confidences que nous pourrions nous faire ! Nous avions en tout quinze hommes pour en garder onze enchaînés; donc, aucune chance d'évasion.

J'avais pu échanger quelques mots avec les prisonniers venant de la Maison Blanche à Biarritz et apprendre que ma femme était restée là-bas. Ça ne signifiait pas grand chose, mais c'était quand même un soulagement momentané. A 7 heures, notre autocar nous posait au conseil de guerre où on nous enleva nos chaînes. Un par un, chacun conduit par une sentinelle doigt sur la gachette, nous fûmes réunis dans une cellule. Un camarade arrêté une première fois à Mont-de-Marsan et interrogé par l'agent de la Gestapo que l'on avait placé parmi nous, nous mit en garde en le démasquant. Nous en profitâmes pour lui demander les tarifs en vigueur au conseil de guerre.

Au bout de quelques heures, après un dernier « fissache au mur », les sentinelles nous reprennent un à un comme à notre arrivée. Nous pensons partir pour le jugement. Il n'en était rien. On nous conduit dans la cour entourée de mitrailleuses.

Environ cinq cents détenus sont déjà rassemblés. Ils nous disent venir des maquis où ils ont été cernés ces temps derniers. Bientôt, nous voyons arriver des autocars; c'est pour tous un soulagement : nous pensons aller sur Compiègne et l'Allemagne en évitant le jugement. Quelle chance de s'en tirer à si bon compte ! Tout le monde est content.

Si nous avions su le sort qui nous était réservé, l'optimisme aurait, je le crois, singulièrement baissé. Autocar après autocar, nous partons et nous sommes déposés à un quai d'embarquement derrière la gare du Midi.

Là, comme pendant le trajet, des précautions extraordinaires ont été prises et, dans toutes ces opérations, pas

un seul homme sur les deux mille du convoi n'arriva à s'évader. D'autres détenus qui arrivent directement du Fort du Hâ sont venus en effet nous rejoindre.

Nous sommes gardés par les S.A. avec leur tenue noire.

Tout le quai et le train sont entourés de mitrailleuses et chaque sentinelle a sa mitraillette individuelle. Les appels et la mise en wagon sont assurés par des S.S. français et des interprètes.

Nous décidons avec Trespeuch de voir parmi nous si nous ne rencontrons pas quelque ami ou figure connue. C'est d'abord sur Barreau que nous tombons. Il est en compagnie de Cabannes, médecin à Saint-André-de-Cubzac qui, lui aussi, devait rester dans cette terrible aventure que nous allions commencer ensemble.

Trespeuch aperçoit le Général Duché et tente de se rapprocher de lui. De mon côté, je reconnais le Commandant Dunème et le Père Joseph, Dominicain, tous deux de Villandraut, puis M. Souques, Directeur des Potasses d'Alsace à Bordeaux, grand ami de mon père, avec qui je devais ensuite voyager constamment jusqu'à Hambourg.

Aucun de ces hommes courageux n'est revenu et je salue ici leur mémoire.

Cependant, l'appel marche assez vite et notre tour d'embarquement arrive. Nous sommes cinquante divisés en deux groupes de vingt-cinq, rassemblés aux deux extrémités du wagon et séparés par des barbelés de l'espace central où se tiennent trois S.S. armés de mitraillettes. Chaque poste de vigie est occupé par un S.A. avec mitrailleuse. Dans tout le trajet de vingt-quatre heures, de Bordeaux à Compiègne, pas une seule évasion n'a lieu.

A Compiègne, après avoir traversé la ville en colonne, toujours sous une surveillance qui ne se ralentit pas, nous pénétrons dans le camp d'où nous devons être dirigés sur l'Allemagne. Le régime là est encore très acceptable grâce à la Croix-Rouge qui envoie des colis et qui, tous les soirs, nous fait distribuer une soupe très nourrissante. Nous

restons ainsi une quinzaine de jours où nous sentons la discipline se faire de plus en plus rigide.

Un camarade qui était en train d'échanger des cigarettes avec des prisonniers américains est abattu à bout portant par une sentinelle. Les giffles et les coups commencent à faire leur apparition. Tous les jours, il y a de nouveaux arrivages; les convois dans le genre du nôtre se succèdent, venant de tous les coins de France.

L'activité aérienne que nous voyons se développer au-dessus de notre tête, tous les jours plus intense, nous faisait de plus en plus espérer l'imminence du débarquement. Nous passions notre temps à discuter à perte de vue avec Trespeuch et Barreau sur les chances que nous avions d'être délivrés ou des possibilités d'évasion. Hélas, rien ne se produisit et nous n'eûmes le temps de rien combiner.

Le 20 mai, c'est le départ pour l'Allemagne. Nous formons un convoi de deux mille cinq cents hommes.

Après une fouille très minutieuse où on nous enlève couteau, ciseau et outils de toute nature, nous sommes séparés des camarades qui partiront plus tard.

Le lendemain matin, c'est l'embarquement, mais là, nous comprenons brusquement que tout est changé.

C'est vraiment la botte germanique qui commence à nous écraser.

Entassés debouts à plus de cent par wagon, nous sommes menacés, injuriés et frappés pour activer le mouvement.

Le train s'ébranle. Nous envoyons aux familles des messages que nous jetons à des gens le long de la voie en les priant de les faire parvenir aux adresses indiquées.

Le voyage interminable qui commençait nous amène à Hambourg-Neuengamme en passant par Büchenwald où le camp était complet. Nous arrivâmes quatre jours et demi après, exténués de fatigue, mourant de faim et surtout de soif, au milieu des déjections, dans une atmosphère pestilentielle.

Le seul intermède eut lieu à la frontière allemande où

nous fûmes comptés à la schlague sans descendre de wagon. C'étaient les S.D. qui nous prenaient en charge. Malgré tout, dans ce voyage, neuf hommes purent sauter du train. Quatre furent abattus, deux repris et trois réussirent.

Dans les wagons, des camarades étaient déjà morts, d'autres devenus fous. Nous nous battions sans aucun motif et le bombardement qui nous salua au passage dans Hambourg nous laissa tous indifférents.

II. — HAMBOURG-NEUENGAMME.

La descente du train à Neuengamme nous mit bien vite dans l'ambiance des camps de concentration allemands. Wagon après wagon, les hommes débarquent. Les coups de schlague pleuvent tandis que nous nous rangeons très rapidement par cinq. Les S.S. tournent autour de nous; les coups de botte et de crosse rectifient rapidement l'alignement. Les grands chiens-loups, mis en appétit par quelques coups de croc, tendent leur chaîne pour se précipiter sur nous et joignent leurs aboiements aux cris de leurs maîtres qui les excitent.

Tout ce bruit, cette agitation, ces coups ajoutés à la fatigue et aux privations de ces derniers jours font de nous un véritable troupeau de bêtes craintives et terrorisées.

On nous donne l'ordre d'avancer et nous entrons dans le camp.

Le ciel est gris et bas, la fine bruine qui tombe sur l'immense place cimentée où se font les fameux appels ne sont vraiment pas faits pour nous réjouir le cœur ni dissiper nos appréhensions premières. Après quelques instants de station pendant lesquels nous avons espéré du repos, on nous fait descendre dans les caves du « Neue Bau », nouvelle construction en brique qui vient juste d'être achevée. Nous y sommes entassés les deux mille cinq cents. Bientôt, un médecin du camp vient parmi nous. Il parle français, c'est un Canadien; nous obtenons quelques renseignements sur l'endroit où nous nous trouvons. Ce n'est guère réjouissant et, en quelques mots, nous sommes fixés.

La réception n'était qu'un hors-d'œuvre comparé à ce qui

nous attendait. Nous entendons parler pour la première fois de pendaison, de chambres à gaz, de crématoires et autres; nous nous regardons absolument sidérés. Mais déjà, on s'occupe de nous.

Les hommes partent par groupe de cinquante; ils vont, paraît-il, aux douches puis dans les blocks de quarantaine. Le lendemain matin, à 7 heures, essayant toujours de rester ensemble avec Barreau, Cabannes et Trespeuch, mourant de soif, nous y partons à notre tour. Au milieu des *Los, Los* (vite, vite) et de quelques grêles de coups de cravache, nous nous pressons par cinq vers un block que l'on nous désigne. Là, nous nous déshabillons et, sur l'ordre des S.S., nous faisons un paquet de nos vêtements que nous plaçons dans un sac en papier avec une étiquette portant un numéro semblable à celui inscrit sur la petite plaquette attachée à un cordonnet que nous devons mettre immédiatement autour du cou et ne plus quitter de notre captivité. J'ai le 31.503.

Tous nos objets de valeur ou personnels doivent être déposés dans une enveloppe également numérotée. Il faut tout donner, même les alliances. Je ne peux m'y résoudre. Pourtant, il n'est pas rare, nous dit-on, de voir un doigt coupé pour enlever une bague. Je décide de cacher la mienne dans la bouche mais je m'aperçois bien vite que l'idée n'est pas nouvelle. Un homme devant moi a été démasqué et se fait rosser d'importance. Il faut trouver une autre ruse. Sans réfléchir plus longtemps, j'avale mon anneau que je récupérerai par la suite.

Nous entrons aux douches. Là, c'est d'abord le rasage intégral des cheveux et des poils. C'est très rapidement fait et, quelques instants après, nous nous contemplons rasés et tondus; mais quel délice, nous buvons. Au bout de quelques minutes, nous passons à l'habillement en soutenant les camarades auxquels les S.S. ont supprimé les béquilles et appareils orthopédiques. On nous remet à chacun un pantalon, un caleçon, une chemise, une veste, une coiffure, des

chiffons de pied et des galoches en bois. Le tout est usé, rapiécé, fait avec des étoffes de couleurs différentes. Une grande croix rouge est peinte sur le dos de la veste ainsi que des bandes de même couleur sur le pantalon. Comme couvre-chef, j'ai hérité d'une casquette de marinier allemand qui fera par la suite l'envie de tous mes camarades.

Nous grelottons de froid en sortant si peu vêtus alors que nous étions arrivés avec manteau et pull-overs. En rang par cinq, nous repartons vers les blocks de quarantaine. Nous sommes neuf hommes pour un châlit à trois places. Je suis avec Trespeuch tout à fait en haut et, rompus de fatigue, nous nous endormons immédiatement. Ce n'est pas pour longtemps. Des vociférations *los heraus,* les coups de trique pleuvent; nous nous précipitons dehors en tâchant d'éviter les trajectoires dangereuses. Encore par cinq, nous sommes en rangs serrés devant le block dans un alignement impeccable. C'est notre vie de quarantaine qui commence.

Ce sera d'abord l'apprentissage des commandements allemands, des signes extérieurs du respect envers les S.S. à qui nous devons toujours parler chapeau bas, *mütze ab,* et en disant *bitte* (s'il vous plait). Nous sommes comptés vingt fois par jour, c'est l'appel continuel devant le block en rang par cinq du matin au soir, quel que soit le temps. Nous mangeons dehors et debout. Venant de France et encore vigoureux, nous résistons bien physiquement à ces journées d'immobilité sous cette pluie fine et pénétrante. Les violences augmentent de plus en plus.

Deux problèmes nous préoccupent immédiatement : nous n'avons pas de mouchoir et il est interdit de cracher et de se moucher par terre. Nous procédons à l'amputation des pans de chemise. Le second est moins facile à résoudre. Nous n'avons pas de cuillère pour manger la soupe que l'on nous sert, selon les dernières règles de l'hygiène et de la civilisation porcine, à trois dans la même gamelle en nous exhortant à coups de boucle de ceinturon à presser un peu le mouvement.

Après plusieurs changements de block, je suis finalement au 10, toujours en compagnie de Trespeuch, Barreau, Cabannes et Raymond, médecin à Montignac. Petit à petit, par la suite, tous les médecins du convoi seront groupés dans ce block.

Le chef du block *(Blockältester)* s'appelle Fritz. C'est un politique. Nous apprenons maintenant à distinguer les hommes auxquels nous avons affaire. Chacun a un petit triangle cousu au-dessus de son numéro. Quand le triangle est rouge, c'est un motif politique qui a provoqué l'arrestation. Le triangle vert désigne un droit commun, le jaune un juif, le noir un associal ou saboteur, le rose un pédéraste, le violet un objecteur de conscience.

C'est la première fois que Fritz a affaire à des Français. Au bout de quelques jours, certains de nous arrivent à l'approcher. Raymond réussit à l'apprivoiser et, très vite, les brutalités diminuent. C'est un homme qui n'est pas foncièrement mauvais mais rendu fou par onze ans de détention au cours desquels il a eu l'occasion de voir pendre son frère et de recevoir plus que son compte de coups. Il vivait continuellement dans la terreur des S.S.

Plus tard, quand nous fûmes sortis de quarantaine, il mit son block à la disposition des Français et des Belges pour passer un dimanche après midi entre nous à chanter et à raconter des histoires.

La quarantaine à laquelle tous les nouveaux détenus étaient astreints était la période pendant laquelle nous devions être mis au pli. Les conditions de travail et de traitement étaient donc particulièrement terribles. C'était aussi l'apprentissage de la véritable concentration; nous étions mille dans un block fait pour deux cent cinquante. Beaucoup d'hommes couchaient par terre. La cour du block où nous nous réunissions pour les appels était une moitié moins large que la barraque elle-même.

Au bout de quelques jours, quand on nous eut cousu les

numéros à la veste et au pantalon, on nous amena au travail pour la première fois.

Après le lever habituel à 4 h. 30 et le lit fait « comme une glace », nous partions lestés de 50 grammes de pain et d'une tisane pour douze heures de travail interrompues seulement à midi par une courte pause passée à manger la soupe de rutabagas à l'eau traditionnelle. Toute la journée, sous la surveillance des S.S., des Capos ou des *Vorarbeiter* (contremaîtres) armés de schlague, il fallait travailler absolument sans interruption. Le travail consistait le plus souvent à creuser une fosse que l'on rebouchait le lendemain, à décharger des péniches ou à rouler des wagonnets. Si l'on ne voulait pas attraper trop de coups, il falait travailler vite ou du moins en donner l'impression. Il était cependant bien difficile d'éviter toujours d'être battu. C'était le stimulant et l'encouragement au travail.

Le départ des équipes, le matin, pour les chantiers était particulièrement agréable. Il se faisait aux accords d'un orchestre de cirque qui rythmait la cadence de notre pas au passage du portail où, les bras collés au corps, nous défilions impeccablement alignés par cinq, chapeau bas devant les S.S.

Le 9 juin, au retour d'une journée terriblement harrassante, on nous rassemble sur la place d'appel. La musique joue sans arrêt depuis une demi-heure que nous sommes rassemblés. Décidément, c'est un concert que l'on nous offre. Dans ce pays, on peut s'attendre à tout. Mais brusquement, on nous fait observer un silence très strict et Fritz, le chef de block, vient nous prévenir de nous garder de tout geste et de toute réflexion. A ce moment, venant de derrière le block 15, huit hommes arrivent au pas de la musique et, portant un large portique, se dirigent vers le centre du rectangle que forment à ce moment les douze mille hommes alignés. L'orchestre joue des valses; nous sommes très énervés mais sans mouvement. Tout à coup, silence : la potence est en place avec deux cordes. Un des S.S. s'avance

et lit la sentence : deux Russes sont condamnés à mort pour tentative d'évasion.

Le premier s'avance; il est pâle, les mains liées derrière le dos, très droit dans son costume rayé. Il monte les trois marches de l'escabeau à trappe. Le chef de camp *(Lagerältester)* monte avec lui, lui passe le nœud coulant autour du cou. Il descend. L'S.S. donne un coup de pied; l'homme tombe et se balance doucement. On le laisse vingt minutes, puis il est décroché; et le second, qui a assisté debout sans trembler à toute la scène, monte seul à son tour et tend son cou sans un tressaillement. Deux secondes après, il a subi son sort. La musique reprend plus endiablée que jamais et nous rentrons dans les blocks en défilant devant les corps de ces deux hommes courageux.

Petit à petit, la quarantaine arrive à sa fin. On nous prenait sans cesse nos noms par profession. Déjà, beaucoup de camarades étaient partis en kommandos, à Brême, à Hanovre, à Ludvigshaffen ou à Hambourg. Ce dernier kommando était dangereux puisqu'il s'agissait d'enlever les bombes non éclatées aussitôt après leur chute, mais on était gardé par les Shüppos et on mangeait bien. En une semaine, deux équipes françaises avaient sauté.

Barreau et Raymond avaient été nommés médecins au revier (infirmerie) du camp. Leur premier travail fut d'y faire rentrer d'autres Français. Quelques jours plus tard, il y en avait cinq de plus dont le Professeur Florence, de l'Université de Lyon, tandis que le Professeur Marcel Prenant était placé au magasin d'habillement.

J'étais moi-même à ce moment-là atteint depuis quelques jours d'une crise de rhumatisme articulaire aigu et, malgré les genoux enflés et une fièvre élevée, je continuais à travailler dans la crainte d'être obligé de rentrer au revier. Des camarades qui y étaient allés pour de petites choses nous avaient en effet parlé de piqûres d'essence intraveineuses et de cobayes humains. Le médecin S.S. qui nous

passa la visite en fin de quarantaine m'y envoya d'autorité. J'eus la chance d'être hospitalisé au block IV où Raymond était médecin. Grâce à lui et à Barreau, j'eus le salicylate de soude qui m'était nécessaire et, en quelques jours, j'étais sans fièvre et ne souffrais presque plus. Raymond s'arrangea alors pour me garder. Je l'aidais à ce moment-là en m'occupant avec Jean Lacaze, pharmacien à Grizolles, de notre ami Cabannes qui était rentré malade du kommando de Hambourg.

Nous fîmes pour lui tout ce qui était humainement possible dans les conditions où nous nous trouvions, mais quand je quittais Neuengamme, je n'avais plus l'espoir de le retrouver : de 86 kilogrammes, il n'en pesait pas 40 à mon départ.

Mon séjour au revier fut marqué par un événement qui nous donna les plus grands espoirs : la tentative d'assassinat de Hitler. Cinq officiers du camp qui devaient nous ouvrir les portes et nous armer furent fusillés quelques jours après. Pour nous, ce fut un resserrement nouveau de la discipline. Trespeuch venait tous les soirs me voir à travers les barbelés qui séparaient le revier du camp pour m'apporter les dernières informations sur la marche des opérations de débarquement que nous avions apprises avec la joie et l'enthousiasme que l'on peut imaginer. Il travaillait alors aux « Messaps », fabrique de montre de précision, après avoir été terrassier, cordonnier et charpentier .

Le revier du camp de Hambourg-Neuengamme se trouvait à droite de la place d'appel. Il était formé de quatre blocks où se distribuaient les services. Dans le block I se trouvait la désinfection, la bactériologie, la stérilisation, la radiologie, la salle d'opération, les salles de malades, le bureau du médecin S.S. et les salles réservées au Capo, médecins et infirmiers. Le block II était réservé aux tuberculeux, le block III à la petite chirurgie et le block IV, divisé en deux sections, abritait d'un côté les contagieux (avec une petite salle isolée spécialement pour les malades épidémiques) et

de l'autre les « cobayes humains » tenus strictement à l'écart.

Ces derniers étaient choisis parmi les tuberculeux pour servir à un professeur que l'on voyait de temps en temps venir de Berlin pour étudier l'effet de vaccins, sérums et composés chimiques spéciaux sur l'évolution de la maladie. Le travail des médecins prisonniers qui s'occupaient de ces hommes consistait à les suivre de très près au point de vue clinique et examens de laboratoire habituels.

Mon camarade le Docteur Rudolph Stejskal, qui était au camp d'Auschwitz comme médecin, m'a dit que là-bas les « cobayes » servaient à des opérations sur la fécondation artificielle et surtout à l'étude embryologique d'œufs humains très jeunes que l'on prélevait après hystérectomie. Il y avait également dans ce camp un Centre d'Etude des maladies de l'Europe de l'Est où les bouillons de cultures étaient faits avec de la viande humaine. Ces faits étaient confirmés par le Docteur Tadeck Slajenko qui était resté quatre ans à Auschwitz-Birkeneau et tous les autres infirmiers de ce camp que j'ai pu voir.

L'organisation sanitaire du camp est placée sous le contrôle d'un médecin S.S. qui prend toutes les décisions et qui, une fois par semaine, passe la visite dans les salles, renvoyant au travail les hommes qu'il reconnaît aptes. Les malades chroniques sont de temps en temps désignés pour un transport et partent paraît-il pour un « camp de travaux légers ». Ces hommes, au moment de leur départ, sont marqués sur la poitrine, avec un crayon dermographique, de leur numéro. J'ai assisté à ces préparatifs, mais j'étais bien inquiet sur le sort des pauvres camarades que je quittais dans de telles conditions. Je dois dire qu'aucun de ceux que j'ai ainsi vu partir n'est revenu en France. Ce médecin S.S. peut tout faire, aussi bien prendre la décision de faire faire un piqûre à un homme pour le supprimer que de s'exercer à faire des opérations ou des expériences. C'est lui qui désignait les hommes non aptes au travail ou

chétifs que l'on devait éliminer de certains convois aussitôt leur arrivée dans le camp en les passant directement dans la chambre à gaz. A Hambourg-Neuengamme ainsi que dans les autres camps, les chambres à gaz avaient la forme de salles de douches, aux dires de camarades qui les avaient vues. La dernière grande extermination avait porté sur mille cinq cents Russes, prisonniers de guerre, qu'il avait fallu une nuit entière, à tout le personnel médical du camp, pour transporter et empiler par cinq devant le crématoire. Ils avaient touché pour ce travail une ration extraordinaire d'alcool et de cigarettes pour les encourager dans cette agréable fonction. Ce S.S. médecin était assisté de sanitaires (S.D.G.) qu'il chargeait des besognes de contrôle journalier et des piqûres d'essence intraveineuses pour supprimer les malades gênants. Sous les ordres de ces S.S. se trouve tout le personnel sanitaire prisonnier.

C'est d'abord le Capo. Il s'appelle Mathis. C'est un ancien chauffeur de taxi. Je l'ai peu connu. Il assumait la fonction de médecin chef et de chirurgien du camp. D'après Barreau et Raymond, il avait paraît-il assez d'adresse dans ses interventions. Il y avait au-dessous de lui les chefs de blocks, les infirmiers et les médecins. Il ne faut pas oublier ensuite une infinité de parasites installés dans les salles pour aider les malades, et en réalité pour leur voler leur soupe, que nous appelions les « Calfactors ».

Les médecins formaient un groupe hors cadre. Leur situation pouvait être excellente ou désastreuse. Si l'on voulait réellement aider les malades et les secourir, il fallait balayer, laver les parquets et les vitres, enlever la poussière, mettre de l'ordre et enfin soigner. Si l'on voulait bien vivre, c'était la trique que l'on devait prendre et, comme tous les gens considérés du camp, rosser les camarades qui avaient l'audace de venir se plaindre d'être malade et de ne pouvoir travailler.

Je veux immédiatement dire qu'à ma connaissance, pas un seul médecin français n'a eu cette attitude. C'était plutôt

le monopole des hypernationalistes polonais, faux et rampants qui, si souvent, ont été la plaie des camps. Personne ne me démentira sur ce point, pas même les vrais Polonais qui furent les premiers à en souffrir.

Au bout de quarante jours, complètement guéri, je sors du revier. Raymond s'occupe, avec Andrews, un Belge, mort depuis, qui était au bureau *(Schreibe Stube)*, de me faire employer dans ma profession; mais il me faudra attendre une occasion — soit de rentrer au revier à Neuengamme, soit de partir comme médecin dans un kommando. En attendant, on me remet quelques jours en quarantaine au block 10, puis au block 5 où je retrouve mes camarades.

Trespeuch est au 7, en face du mien, et nous sommes constamment ensemble sitôt le travail fini. Nous n'arrêtons pas de faire des projets pour un avenir très immédiat, espérant une conclusion prochaine de la guerre. Nous commentons les nouvelles avec Raymond, le soir, sur la place d'appel; mais je peine beaucoup et, le soir, je suis très fatigué. Je travaille à la briquetterie *(Klinkerwerk)* dans une colonne de construction *(Bau colonne)*. Nous manipulons des poids lourds et nous ne touchons qu'un jour sur deux un demi-litre de soupe supplémentaire à midi. Raymond, qui sait dans quelles mauvaises conditions je suis, essaie de me faire nommer médecin ou dentiste et insiste sans arrêt auprès de Andrews, mais il n'y a rien pour le moment. Enfin, vers la deuxième quinzaine d'août, étant au travail à Klinker, un matin, Andrews vient me chercher à mon kommando où nous sommes sept mille et me ramène au camp. Je dois être dirigé sur un kommando de travail à Barth, sur le bord de la Baltique. Je serai là-bas médecin et dentiste.

Je rentre au camp pour me faire habiller. Je reçois un costume rayé tout neuf, car je dois partir seul avec un S.S. et voyager en train civil.

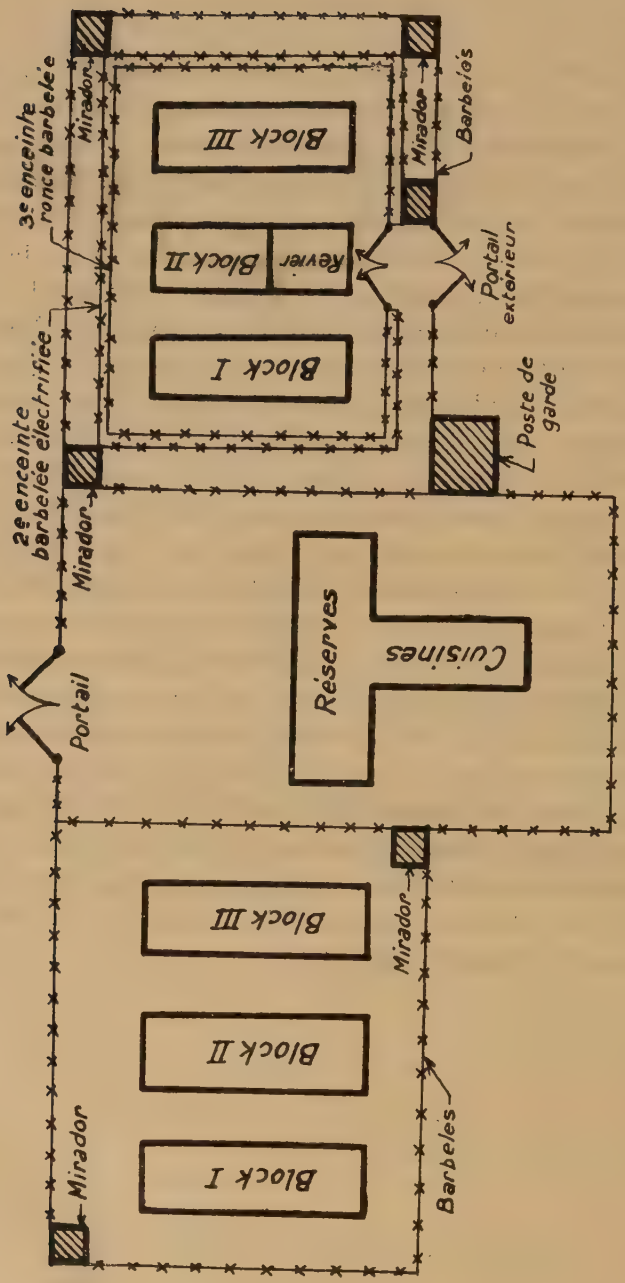
Libéré des derniers préparatifs qui consistaient à coudre mon numéro et passer une fois de plus mon crâne à la

tondeuse, je retrouve Barreau et prend un dernier repas avec lui.

L'après-midi, je me présente au S.S. médecin. Il me demande où j'ai fait mes études et me dit que je continuerai dans mon kommando à appartenir au camp de Hambourg-Neuengamme. Je dois attendre mon départ dans mon block.

Je suis à la fois très content de quitter le travail exténuant que je faisais et navré de me séparer de mes amis. Je fais le soir mes adieux à Barreau, Trespeuch et Raymond.

Le lendemain matin à 6 heures, je me présente au bureau des S.S. à l'entrée du camp. On me prévient que je ferai le voyage non enchaîné mais qu'au moindre geste suspect, mon gardien a reçu l'ordre de m'abattre. Nanti d'un paquet de vivres pour la journée, je monte en camion avec le S.S. Nous traversons tout Hambourg jusqu'à la gare principale. Je constate avec beaucoup de plaisir que, sur tout mon trajet, pas une seule maison n'est debout, et pourtant la ville a défilé devant moi sur des kilomètres et des kilomètres. Après avoir reçu les permis et les billets au bureau militaire, nous montons dans le train. Le S.S. me dit ne pas connaître le kommando où je vais parce qu'il appartient au grand camp de Ravensbrück. Il a reçu l'autorisation de me laisser fumer. Il pose son paquet de tabac et son briquet sur la banquette et me permet de me servir à volonté. Après avoir changé de train à Lubeck et à Rostock où mon costume rayé a été l'objet de la curiosité générale, nous arrivons à Barth à 21 heures, à la nuit tombante.



Plan du camp de Barth.

III. — BARTH — PREMIER CONTACT AVEC LE CAMP.

Le camp de Barth, réservé aux détenus rayés, se trouve dans une partie de l'ancienne caserne d'aviation, à 1.500 mètres de la ville.

En arrivant, je suis conduit à *l'Obersturmführer* (Capitaine S.S.) qui commande le camp, puis amené vers mon nouveau destin. Avec la nuit, je ne distingue que la double enceinte de barbelés et les miradors. Rien de changé. C'est le même système qu'à Hambourg. Un S.S. vient ouvrir. J'enlève respectueusement mon calot comme il se doit *(mütze ab,* chapeau bas) et je rentre. Il me conduit au bureau *(Schreibe Stube)* et se retire. Je décline nom, prénom et numéro, puis un détenu de petite taille me conduit au revier. Chemin faisant, il m'apprend qu'il est mon Capo. L'impression qu'il m'a faite est du premier coup franchement mauvaise. Nous entrons dans une salle; on s'adresse à moi en français. Je regarde la nationalité des hommes qui parlent ma langue : l'un est Hollandais, il parle parfaitement avec un simple accent du Nord; l'autre parle assez bien, c'est un Tchèque.

Toute mon existence va se dérouler désormais entre ces murs en compagnie de ces hommes.

Que me réserve l'avenir ?

Pour ce premier soir, après avoir raconté ce que nous avions appris à Neuengamme sur les événements militaires, je mange et je réclame mon lit. Je couche dans cette salle

même en compagnie du Tchèque et du Polonais. Le Capo et le Russe couchent dans une autre salle et le Hollandais dans l'intérieur du block.

En passant à la *Shreibe Stube* (ou bureau), j'ai regardé le tableau des effectifs et j'ai vu qu'il y avait dans le camp à ce moment-là : quarante-neuf Français et un Espagnol.

Aussi, le matin, dès l'appel, je commence à les repérer. Je me tiens dans le groupe des *innendienst,* c'est-à-dire des hommes qui restent au camp pour leur travail.

J'apprends que deux médecins sont déjà partis du camp. L'un était Belge. Il a tristement fini avec 10 cm^3 d'essence intraveineuse et son corps fut dirigé sur le crématoire de Rostock; l'autre, un Polonais, est parti pour Ravensbrück. Sa destinée, me dit-on, ne fut pas plus heureuse que celle de son camarade.

Décidément, l'impression de début dans mes nouvelles fonctions est peu rassurante.

L'appel terminé, le médecin tchèque me ramène au revier. Nous sympathisons tout de suite. Il s'appelle Rudolph Stejskal. Il m'apprend que le Hollandais que j'ai vu la veille travaille à l'usine au classement des plans. Son nom est Willy Larroy. Le kommando de Barth, qui dépend bien de Ravensbrück, est un camp mixte de deux mille femmes et de mille cinq cents hommes. La cuisine est commune et faite par des femmes; leur camp comprend trois blocks situés derrière la cuisine, celui des hommes trois blocks situés devant la cuisine. L'usine où l'on fabrique les avions Heinkel se trouve dans les anciens hangars d'avions transformés.

Notre camp, en plus du Commandant, est administré par quatre S.S. Un *Unterscharführer* (adjudant S.S.), que tout le monde appelle le Boxeur à cause de sa brutalité inouïe, est le sous-chef. Je n'ai en effet jamais vu une journée se passer sans qu'un homme ait été blessé ou tué de sa main. Jamais un appel n'a eu lieu sans que ce monstre ne prouve sa férocité sur plusieurs d'entre nous.

Je ne peux croire, vu son comportement, qu'il ait eu toute sa raison.

Les camarades qui vécurent avec moi, en se souvenant de cette bête sauvage, trouveront les mots que j'emploie bien pâles pour décrire la cruauté de cet individu, toujours ingénieux quand il s'agissait d'inventer de nouveaux supplices qui rendaient chaque minute de notre lent acheminement vers la mort encore plus effroyable.

Il blessa un si grand nombre d'hommes que, la production de l'usine baissant de ce fait, le Commandant lui interdit à la fin de s'occuper des détenus et le mit à la surveillance des postes extérieurs.

Après lui venait le *Rapportführer*. C'était un *Rotenführer* (Caporal S.S.), un nommé Billau.

Je ne peux me souvenir de lui sans un frisson. Il procédait aux interrogatoires et aux exécutions officielles et officieuses. Les supplices qu'il infligea pour faire mourir les détenus qu'il avait décidé de supprimer sont quelque chose d'inimaginable. Il a toujours fait régner la terreur. Le nombre de crimes qu'il a commis est impossible à connaître. C'était constamment que nous voyions passer des hommes pour l'interrogatoire. Après une torture de plusieurs jours où le détenu était roué de coups, baigné à l'eau glacée, laissé nu et mouillé en plein courant d'air des jours entiers, c'était finalement la mort d'une balle dans la tête ou par pendaison.

Le troisième était un *Blockführer*, une brute comme les autres, mais dont le rôle était beaucoup moins important. Le dernier était l'infirmier S.S., un *Oberscharführer* (Adjudant chef S.S.) dont j'aurai l'occasion de reparler.

L'organisation intérieure du camp était confiée à un groupe de détenus allemands qui profitaient de leur situation privilégiée pour voler une grande part de la faible portion de nourriture réservée aux camarades des autres nationalités qui travaillaient à l'usine ou aux kommandos extérieurs.

C'est ainsi que la portion très réduite et déjà très insuffi-

sante que les hommes recevaient tous les jours se trouvait encore diminuée jusqu'à 50 % dans bien des cas, du seul fait des détenus allemands. Aujourd'hui, en dépit de leur indignation — voilà bien leur logique coutumière, — c'est à eux que l'on doit reprocher en premier lieu le nombre extraordinaire des morts par famine au cours des derniers mois de captivité. Pour le camp de Barth en particulier, les chefs des blocks III et I (détenus de droit commun) ne faisaient distribuer qu'un demi-litre de rutabagas à l'eau à midi et le soir et une ration réduite dans l'ordre de 50 à 75 % des autres aliments. Mais les détenus boches avaient la mine prospère et un embompoint réjouissant qui leur faisait oublier à la libération le nombre de cadavres qu'avait nécessité leur engraissement.

IV. — LES HOMMES DU REVIER.

Avant de parler de l'organisation médicale à Barth ou des conditions d'hospitalisation et de traitement des malades, je veux commencer par donner un petit et très atténué aperçu de l'ambiance sympathique qui pouvait régner au revier.

La marche en était assurée par le Capo : Kurt Rauch. C'était un petit bonhomme de 1 m. 53 qui se différenciait de nous tous par ses cheveux que les S.S. lui permettaient de porter longs. Il se faisait retoucher ses costumes rayés par le tailleur du camp de façon à faire plus distingué. Il n'avait dans les détenus aucun ami véritable et Nicolas Baranov, le Russe du revier qui paraissait son intime, n'avait, nous en eûmes la preuve plus tard, que haine et crainte de lui.

Mais Kurt avait une situation très stable dans le camp grâce à sa férocité qui n'avait d'égale que son orgueil, ce qui, avec sa nationalité boche, lui conférait une distinction particulière auprès des S.S. et surtout du *Rapportführer* dont il était le suppléant tortionnaire. Il est impossible de dire combien il a fait mourir de détenus et mes amis Willy Larroy et Rudolph Stejskal, qui appartenaient pourtant au camp depuis sa fondation, l'ignoraient absolument. Tous ses actes étaient orientés dans le but d'augmenter la souffrance des autres; tous les moyens lui étaient bons et la lâcheté d'un homme de ce genre est quelque chose qui me dépasse toujours. Si je ne l'avais pas vu, jamais je n'aurais imaginé qu'un individu puisse être aussi fonciè-

rement mauvais. Dès le premier soir, je le haïssais, mais dès le second, je lui en voulais à mort et je n'ai qu'un regret : c'est que d'autres aient eu le plaisir de l'anéantir.

La technique de Kurt était très simple pour assurer son service avec le minimum de peine. Il donnait des ordres et veillait à leur exécution à coup de poing, de soulier ou de gourdin. Il cherchait ensuite à passer le temps le plus agréablement possible en se créant des distractions. Les bouteilles d'éther lui étaient un précieux réconfort et un bon stimulant pour alimenter son esprit pervers et criminel.

En plus de la nourriture spéciale que lui accordaient les S.S. ainsi qu'aux autres privilégiés maniant ferme la trique, il prélevait un large tribut sur la part des malades, ce qui lui permettait des prodigalités pour d'autres bandits boches de son espèce.

Nicolas Baranov était un étudiant en médecine russe, du moins il le disait. Il était destiné en réalité à faire un infirmier de village après deux ans d'études. Il était brutal et se servait facilement de l'argument frappant. Il avait ainsi étranglé un homme en sautant sur un manche à balai qu'il lui avait placé en travers de la gorge.

Il était orgueilleux et bête et, en l'appelant « confrère », nous pûmes obtenir quelques améliorations dans le sort des malades, avoir quelques médicaments et faire réellement œuvre utile quand il eut remplacé Kurt comme Capo (ce dernier était devenu Doyen de camp, *Lagerältester)*.

Les visites se faisaient alors tranquillement et Nicolas en arriva même, pensant à la fin de la guerre, à se faire dans le camp l'adversaire de la brutalité. Il n'y réussit pas longtemps et Kurt, qui se sentit visé, s'arrangea pour l'éliminer par un départ dans un kommando voisin, ainsi que plusieurs autres Russes qui l'appuyaient dans cette voie.

Tadeck Slajenko, le médecin polonais, fut toujours pour moi très gentil, du moins quand nous étions en face. C'était un homme « savant », comme le disait Rudolph, à qui il fit tant de mal avant de venir lui demander le baiser de

paix quand nous quittâmes Barth en colonne pour aller vers notre délivrance.

C'était un homme pour qui la délation était de bonne guerre et son esprit tortueux et fourbe savait très bien créer, en se défendant d'en être, l'origine des situations terribles dont la mort a été plusieurs fois la conclusion. Je l'ai vu, sous des prétextes variés, obliger des hommes à travailler avec d'énormes phlegmons. Mais Tadeck n'aimait que les Polonais, et encore fallait-il qu'ils eussent ses convictions politiques et religieuses. A part ses nationaux qu'il gardait au revier de longues semaines, sans aucune nécessité, il fallait vraiment qu'un homme fut mourant pour qu'il le reconnût.

C'est en effet lui qui a assumé l'entière responsabilité devant tous les hommes du camp de dire si un détenu était apte ou non au travail. C'est une responsabilité qu'il a tout fait pour avoir à cause de la place privilégiée qu'elle lui conférait auprès des S.S. du fait qu'il acceptait d'avance leur point de vue contre l'intérêt du malade.

Rudolph Stejskal, le médecin tchèque, qui avait été extrêmement éprouvé dans sa famille par cette guerre, fut l'un de mes deux grands amis de Barth. C'était un homme d'une grande culture, aussi bien médicale que littéraire ou musicale.

Son amitié, sur laquelle j'ai toujours pu compter, fut pour moi précieuse aussi bien pour ma sauvegarde personnelle que pour l'aide morale qu'elle m'a apportée pour vaincre les épreuves innombrables qui me furent imposées.

Pour nos malades, Rudolph fit tout ce qu'il put pour les aider et les secourir. Je l'ai bien souvent vu soigner, en silence, sous les sarcasmes et les critiques de Tadeck ou de Kurt essayant de persuader les S.S. qu'il gaspillait les médicaments « pour des hommes qui n'en valaient pas la peine ». Et pourtant, certains de ces hommes vivent encore aujourd'hui.

Willy Larroy n'était pas médecin, mais docteur en droit.

C'est lui qui tenait les livres du revier. Le soir, quand il rentrait de l'usine, il venait directement s'asseoir au bureau de la salle de visite où, malgré les plus violentes tempêtes, je ne l'ai jamais vu se départir de son flegme et de son calme. C'était mon deuxième ami.

Willy était, malgré son abord très froid, un homme très sensible et il eut pour les malades un rôle très important. Parlant parfaitement cinq langues, il servait au revier d'interprète entre les consultants et Kurt ou Tadeck. Grâce à ses traductions heureuses et savamment dosées, il sut éviter beaucoup de brutalités et, grâce à l'influence psychologique qu'il sut toujours garder sur Tadeck, il put arriver à faire entrer au revier et soigner des hommes qui, sans lui, étaient perdus.

Il y avait en plus un infirmier à l'usine où existait une salle pour les pansements sommaires. A cette place, plusieurs hommes se sont succédés. A mon arrivée à Barth, c'était le Docteur Claude de Procheville, un Français, qui l'occupait. Imposé là par le directeur de l'usine à qui Jacques Ludwig, un camarade, avait pu faire entendre raison, Kurt lui créa immédiatement toutes les difficultés possibles jusqu'au moment où, grâce aux S.S. du camp, il le fit renvoyer pour le remplacer par un marinier allemand nommé Jan. Ce dernier termina sa carrière comme Capo du revier quand Kurt, devenu Doyen de camp *(Lagerältester)*, eut éliminé Nicolas Baranov. Voilà tous les hommes, moi en plus, qui évoluèrent au revier du camp de Barth d'août 1944 à la libération.

V. — LE REVIER ET SON FONCTIONNEMENT.

Il était entendu dès mon arrivée que je m'occuperai, avec Kurt, Nicolas et Rudolph, des pansements et de la petite chirurgie. Tadeck, lui, se chargeait des maladies internes. Par la suite, Kurt et Nicolas abandonnèrent leurs fonctions médicales pour le plus grand bien des malades et se cantonnèrent dans l'administration intérieure et extérieure. C'était alors un travail écrasant pour Rudolph et moi-même qui devions, en plus, assurer la propreté des lieux; mais nous nous sentions beaucoup plus à l'aise dans la compagnie de nos malades que dans celle des bandits qui nous dirigeaient. Vers la fin de notre captivité, du reste, nous passions tout notre temps dans la salle de visite, de 5 heures à 21 h. 30, tant il y avait à faire.

Le revier se trouvait au rez-de-chaussée du block II dont il occupait l'aile droite. Il comportait neuf salles de malades, une salle de visite *(Ambulanz)* et une salle pour le personnel *(Pflegerstube)*.

Les salles 1, 2, 3 et 4 étaient réservées aux tuberculeux.

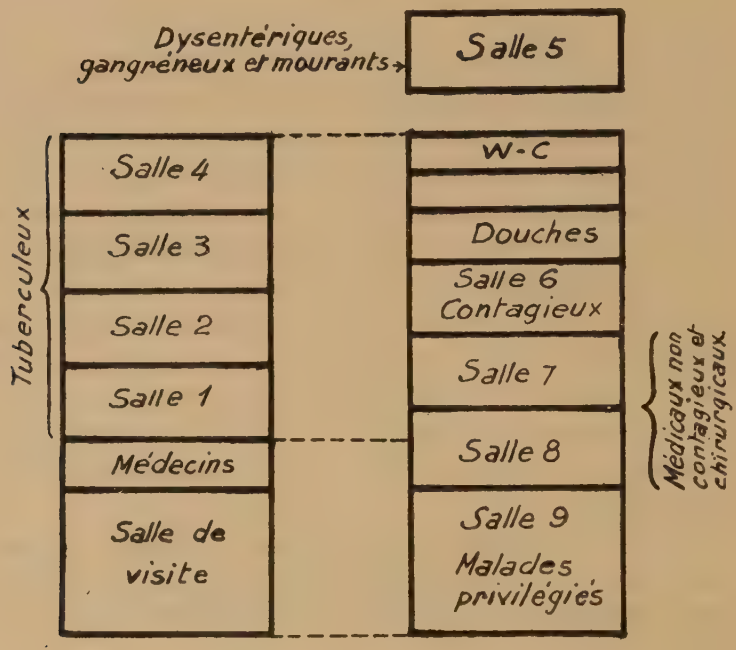
La salle n° 5, qu'un malade avait baptisée avec beaucoup d'à propos « l'antichambre du ciel », rassemblait tous les hommes gênants pour leur entourage, tels les comateux dysentériques, gangréneux, etc.

Dire ce qu'elle était est impossible. Ce que l'on peut imaginer de plus affreux est largement dépassé par ce que j'ai vu là.

La salle n° 9 était réservée à quelques malades allemands privilégiés amis des S.S. ou du Capo. C'est là qu'avec Rudolph nous couchions les derniers temps et, pendant deux

mois, nous eûmes pour compagnon de chambre un Allemand tuberculeux, grand cracheur de bacilles.

Les malades étaient, comme dans tous les camps allemands, couchés sur des châlits superposés et avaient une paillasse et deux couvertures. Ils avaient pour sortir une chemise, un caleçon et une paire de claquettes en bois.



Plan du revier de Barth.

Les malades plus légers ou convalescents n'étaient pas hospitalisés et couchaient dans leur block. Mais ils étaient nourris et portés sur la liste d'appel du revier et devaient passer leurs journées enfermés dans une cave où les S.S. leur donnaient des rivets à trier. C'était le repos *(Schönung)*. Bien que l'état de ces malades fut théoriquement bénin ou en cours d'amélioration, la mortalité était chez eux presque aussi importante que pour les couchés.

A la fin surtout, par suite du nombre considérable d'hom-

mes en état de dénutrition et qui ne pouvaient même plus marcher, les S.S. furent obligés de créer une nouvelle catégorie de repos (nous appelions ces hommes les « Musulmans » dans le langage du camp). Pour être mis dans cette catégorie, il fallait d'abord avoir été reconnu inapte au travail *(arbeitunfehig)* par Tadeck; mais, là encore, ce dernier prit le parti des S.S., exigea de chacun le maximum possible et ne reconnut que ceux qui ne pouvaient plus se lever sous les coups de pied et les coups de schlague de Kurt ou des S.S. Ces hommes, qui se traînaient en rampant sur leurs avant-bras, étaient dispensés de travail mais devaient être présents aux appels : quel que soit leur état et même morts, ils y étaient traînés par leurs camarades les plus valides. Je n'ai pas vu d'appel les trois derniers mois sans trois ou quatre morts au minimum. Dans le courant de la journée, tous ces pauvres « Musulmans » qui avaient été rassemblés au block III étaient impitoyablement expulsés de leurs chambres par le chef de block III *(Block Aeltester III)*, droit commun de bas étage.

Pour gagner un peu plus de crédit auprès des S.S., il obligeait ces malheureux à rester au froid, dehors, où ils se traînaient lamentablement.

En effet, à Barth comme à Hambourg, le revier se trouvait sous la dépendance d'un médecin S.S. (le Docteur Hildebrandt, de Rostock). Il ne venait qu'à des intervalles plus ou moins rapprochés pour exécuter les ordres du médecin chef S.S. de Ravensbrück. Nous étions surtout sous la dépendance immédiate du Sanitaire allemand *(S.D.G. Oberscharführer,* Adjudant chef S.S.). C'était un grand bandit, trousseur de femmes prisonnières à qui il s'imposait. Il augmentait son pécule par la vente en ville des quelques produits pharmaceutiques qui nous étaient destinés. Pour ses fonctions dans le camp, il avait deux principes directeurs :

1° Pas d'histoire : que tous les locaux soient en ordre, bien présentés et paraissent propres;

2° Pour les soins, les entrées et les sorties, faites ce que vous voudrez pourvu que le pourcentage d'hommes hospitalisés, toléré par le médecin S.S., ne soit pas dépassé.

Craignant surtout pour sa place qui le maintenait à une distance respectueuse des champs de bataille, son premier souci était de la conserver. Un second vint bientôt s'y ajouter quand il vit la victoire allemande devenir très problématique. Quelle serait notre réaction devant son attitude si, un jour, nous étions libres ?

Il accorda ainsi rapidement son comportement avec les variations de la fortune guerrière de son pays et, pour commencer, donna quelques prérogatives à mon ami Rudolph et à moi-même qu'il sentait les plus indifférents à sa sollicitude.

Il découla aussi de cet état d'esprit un contrôle beaucoup plus strict de la mortalité et surtout des morts violentes. Le résultat fut de diminuer considérablement et presque aussitôt le nombre des exécutions sommaires dans le camp. Tous les matins, il descendait à la cave voir les cadavres que nous y avions entassés depuis la veille et ne signa plus un protocole *(totenmeldung)* de mort non naturelle sans avoir fait au préalable endosser la responsabilité à un autre S.S.

Du reste, chacun, du haut en bas de l'organisation nazie, ne pensait qu'à prouver par la comptabilité, les statistiques ou autres paperasseries qu'il n'y avait raisonnablement rien à lui reprocher. Ils croyaient que devant l'histoire ou même devant un tribunal, en cas de défaite, il leur serait possible de se justifier par des livres tenus par les prisonniers eux-mêmes. Ils avaient oublié que leurs victimes encore valides seraient peut-être appelées un jour à leur faire payer leurs forfaits.

Nous avions donc, au revier, à fournir un travail de bureau assez considérable répondant immédiatement à l'établissement des listes des appels du matin, du soir et à

la constitution de dossiers et d'archives pour l'avenir. Il y avait à tenir :

1° Une cartothèque : établissement d'une carte pour chaque malade nouveau;

N° ..... Nationalité .....

Kommando de travail : .....

KOMMANDO DE BARTH

Nom .....

Prénom .....

Date de naissance .....

Entré le .....

Diagnostic .....

Sorti le .....

Etat .....

En cas de mort, on rangeait la carte à part avec :

Cause du décès .....

Fiche de malade.

2° Un livre « brouillard » sur lequel, au jour le jour, nous inscrivions les entrées et sorties;

3° Le livre des médecins *(Artz-Buch)* où devait être noté le traitement suivi et son résultat;

4° Un « livre de visite » où l'on inscrivait les soins et les pansements faits à chaque malade durant la visite;

5° Un « livre des effectifs » *(Heftlinge verzeichnisbuch)* où l'on consignait les variations de l'effectif du camp.

En plus de tous ces livres, il fallait chaque jour rédiger les deux listes d'appel, les constats de décès *(totenmeldung)* et les bulletins d'entrée et de sortie. Tous les mois, nous avions à établir des statistiques sur le nombre d'hommes hospitalisés, sur la quantité de pansements confectionnés, sur les avulsions dentaires effectuées et enfin sur la mortalité.

Toutes ces pièces étaient censurées par les S.S. et établies sous leur directive immédiate.

Il était très fréquent d'être obligé d'écrire sur un constat de décès que la mort avait été provoquée par un collapsus cardiaque ou une hémorragie cérébrale, alors que le cadavre portait autour du cou un sillon très caractéristique et ne permettant aucun doute.

D'ailleurs, dans la journée qui suivait le décès, les corps étaient toujours brûlés ou enterrés nus et sans aucune marque distinctive, quand le crématoire de Rostock ne fonctionna plus. Il n'y avait donc aucune possibilité de contrôle.

VI. — LA VISITE ET LE RÉGIME DU REVIER.

La visite avait lieu deux fois par jour : le matin à 7 heures pour les équipes de nuit et le soir à 19 heures pour celles de jour. Sitôt l'appel terminé, les hommes se tenaient en rang dans le couloir du revier en attendant leur tour.

La salle de visite était grande, claire et propre. Le mobilier était composé de trois tables où nous mettions les objets de pansements et nos outils, d'un guéridon où nous avions un petit stérilisateur par ébullition et deux armoires contenant l'une des instruments et articles de pansements et l'autre, soigneusement fermée à clef, les médicaments. Une petite table d'opération pliante et très pratique complétait notre installation.

L'outillage que nous avions permettait de donner convenablement les soins les plus urgents, mais il fallait déjà aux malades un grand courage pour pénétrer dans le revier qui était le domaine de Kurt. Beaucoup préféraient continuer à travailler avec de la fièvre ou un panari que de venir risquer d'attraper quelques coups de bâton supplémentaires sans profit pour leur santé. Dès que les hommes étaient alignés, le Capo imposait rapidement un silence absolu par un premier discours de son «interprète » (nous désignions ainsi, avec Willy et Rudolph, un gourdin de 0 m. 75 sur 3 cm. 1/2 de section dont il se servait pour traduire ses ordres aux hommes qui n'entendaient pas l'allemand). Jusqu'à la fin de la visite, c'était sans arrêt qu'il distribuait des coups. Il venait sans cesse inspecter avec autorité ce que nous faisions et nous commander de faire vite *(Los, Los)*. Il inspirait une frayeur générale aux

malades dont les trois quarts s'enfuyaient sans rien demander. Il mettait du reste la main à la pâte quand il trouvait que ça ne marchait pas à son gré et, pour que ce soit plus rapide, il éliminait un bon nombre d'hommes dont l'infirmité n'était pas très apparente, qui repartaient convaincus de leur guérison par un coup de trique.

Les malades reconnus par Tadeck devaient encore être présentés aux S.S. Une température de 39° était considérée comme un premier symptôme permettant l'hospitalisation. Une fois admis, ils passaient à la désinfection, c'est-à-dire au rasage et à la douche. Elle était généralement donnée froide sous la surveillance de Kurt qui la prolongeait souvent très longtemps pour sa distraction.

Le moindre mal que nous pouvions constater avec régularité était un rhume, mais c'était quelquefois une pneumonie mortelle.

Quand Kurt eut quitté le revier, nous pûmes obtenir de Nicolas la suppression de cette mesure totalement inutile puisque les lits de l'infirmerie, aussi bien que ceux des blocks, étaient des réservoirs inépuisables de poux, de puces et de punaises. Nous essayâmes plusieurs fois de prendre des mesures de désinfection, mais avec les moyens qui nous étaient fournis, nous n'arrivâmes jamais à un résultat. Il faut dire aussi que pour cette chose là, nous nous heurtions à l'apathie générale d'hommes pour qui cette petite misère supplémentaire, malgré les dangers qu'elle comportait, était très négligeable à côté des terribles réalités de la vie journalière. Quand on meurt de faim, la crainte du typhus n'a pas grosse importance. Nous vivions donc avec nos parasites, nous contentant d'empêcher une pullulation trop gênante par des chasses quotidiennes, dans l'impossibilité où nous nous trouvions de nous en débarrasser complètement.

L'alimentation était exactement la même que dans les blocks : infusion le matin, un litre de soupe de rutabagas à l'eau non salée à midi, trois quarts de litre le soir avec 200 grammes de pain et, selon les jours, nous touchions ou

non une portion de 15 à 20 grammes de boudin, de saucisson, de poisson plus ou moins frais ou de margarine. La cuisine préparait cependant deux soupes dites spéciales : l'une excellente était destinée à la suralimentation — Kurt, les chefs de blocks et quelques Allemands se la réservaient —, la seconde était destinée aux dysentériques et valait la soupe de rutabagas. Cette nourriture très insuffisante, peu appétissante et souvent répugnante, ne permettait pas à un homme déjà déficient de lutter longtemps contre une maladie même bénigne. On voyait littéralement fondre un homme au revier et certains, qui avaient supporté de longs mois de travail en plein air par tous les temps, s'écroulaient pour une simple grippe.

La discipline était encore ici très dure et un homme n'était jamais certain de mourir en paix. Le Capo et les S.S. criaient et hurlaient toute la journée dans le couloir et procédaient encore pour un oui ou pour un non à des distributions de coups. Les malades étaient astreints à demeurer strictement couchés dans la chambre qui leur avait été assignée et ne pouvaient pas recevoir la visite de camarades ni bénéficier de la moindre distraction.

VII. — LES MALADIES.

La famine a été dans les camps la cause directe de plusieurs maladies contre lesquelles nous étions presque désarmés. Nous ne pouvions en effet pas même parler de prophylaxie à cause de la promiscuité et des conditions d'existence imposées. Au revier, par exemple, les hommes étaient en général deux par lit et il était banal quand nous leur apportions la nourriture qu'un malade, pour profiter de la ration de son camarade de lit, le prétende endormi alors qu'il était mort depuis quarante-huit heures quelquefois.

La dysenterie, dans ces conditions, fit des ravages extraordinaires et fauchait souvent les hommes en deux jours. La faiblesse des défenses organiques en était certainement la cause première, mais je crois aussi que le microbe, par des passages successifs sur ces sujets sans résistance, y avait acquis une hypervirulence certaine. J'ai en effet constaté que des individus en pleine forme qui étaient atteints n'étaient quelquefois pas plus capables de lutter que les plus cachectiques. Quelle était la forme microbienne qui était en jeu ? Les diagnostics à Barth ne pouvaient s'appuyer sur aucun examen de laboratoire et nous n'en étions pas à des finesses spéculatives.

Pour soigner, nous n'avions à notre portée que du charbon qui manqua très souvent et des sulfamides. Avec Rudolph, nous avons essayé de traiter ainsi les malades et Tadeck, voyant là une hérésie et un gaspillage de produits, s'y opposa.

Les résultats ont dépassé les espérances les plus optimistes, mais à deux conditions : il fallait que la maladie soit

prise au plus douze heures après son début clinique et que le malade ne fût pas trop cachectique. Après divers tâtonnements, nous avons vu que le mieux était de donner : 4 grammes d'Eubasin, d'Albucid ou de Dagénan quand nous l'eûmes, accompagnés de 4 grammes de bicarbonate et de 4 grammes de charbon, en mettant le patient à la diète absolue toute la journée. Le lendemain et le surlendemain, 1 gramme de sulfamide et 4 grammes de charbon suffisaient à maintenir la guérison qui était la règle dans les vingt-quatre heures.

Nous avons traité ainsi un très grand nombre d'hommes avec un résultat très constant et, entre autres Français, un jeune camarade d'Oloron-Sainte-Marie : François Viciente, coiffeur. Il était venu me trouver un matin désespéré, connaissant le sort de nombreux compatriotes du camp victimes de la dysenterie. Dans la nuit, en six heures, il avait déjà eu plus d'une douzaine de selles qu'il n'arrivait même plus à contenir et son teint, naturellement coloré, était déjà très altéré. L'après-midi même, le traitement l'avait déjà soulagé et, le lendemain, tout était complètement terminé.

Le résultat sur des malades qui venaient tard ou qui étaient trop faibles était à peu près nul; il en était de même dans les rechutes quand le premier traitement n'avait pas été fait par les sulfamides.

Les œdèmes de famine tenaient ensuite une grande place dans notre revier. Il se produisait d'abord un amaigrissement extrême se faisant par poussées, les dernières s'accompagnant d'œdèmes considérables, véritable état d'anasarque. C'était la période terminale et l'homme était alors dans une sorte d'obnubilation psychique qui le menait doucement vers sa fin. Ces œdèmes disparaissaient du reste très rapidement dans la position allongée et, après la mort, les cadavres avaient retrouvé leur maigreur.

Une autre des manifestations de la misère physiologique était la formation d'hématomes considérables pour une

cause minime ou sans cause du tout. Ils apparaissaient brusquement avec des localisations très variables, uniques ou multiples, le plus souvent sur les membres. La ponction exploratrice montrait un sang violacé très visqueux, non coagulé et non infecté. Nous intervenions pour soulager le malade quand la douleur occasionnée par une tension trop forte était devenue insupportable. Une fois ces énormes poches vidées, il était impossible d'en obtenir le tarissement. Le sang, quoique l'on fasse, continuait à couler très lentement. Les hémostatiques (injections de gélatine Merck, de calcium, etc.) étaient sans aucune action et le malade mourait épuisé au bout de quelques semaines.

Nous étions persuadés qu'il s'agissait de troubles de la coagulation par carence en vitamine K. Nous n'avons jamais pu obtenir de produits nous permettant de vérifier ce point de vue.

Après ces trois affections qui furent de très loin les plus meurtrières à Barth, la tuberculose contribuait, elle, pour son compte, au peuplement du revier. Les quatre premières salles étaient en effet réservées aux tuberculeux. Seuls, ceux dont les lésions étaient ouvertes devaient être hospitalisés, à moins de température suffisante (39°). Je crois du reste qu'il vallait autant pour le malade ne pas être hospitalisé s'il n'avait pas un service trop dur et s'il n'était pas trop fatigué. Ces petite salles noires, sans air, surchargées, sans aucune hygiène possible puisque nous n'avions même pas de crachoirs pour nos malades, étaient de véritables milieux de culture pour le B.K. Un homme peu atteint avait toutes chances d'y voir aggraver son état. On y voyait toutes les formes et toutes les complications possibles : granuli, tuberculose laryngée, abdominale, pneumothorax spontanés, etc.

Les soins consistaient uniquement en comprimés d'aspirine et en souhaits pour une conclusion rapide de la guerre qui permettrait la mise en sana et la guérison des malades les moins atteints.

J'avoue que quand je fus obligé de faire rentrer au revier

mon courageux et sympathique ami Louis Mutz, ce fut extrêmement pénible; mais, heureusement, la délivrance arriva vite.

A côté de ces affections terribles contre lesquelles nous étions complètement désarmés et qui éclaircissaient nos rangs à une cadence vraiment impressionnante, puisque nous avons eu jusqu'à vingt morts par jour, nous avions tout le lot de la médecine courante. Les maladies de peau, avec la furonculose et les anthrax, tenaient la tête. Pour les furoncles, avec l'autohémothérapie, la pommade à l'Ichtyol et en protégeant les environs par un badigeonnage au bleu de méthylène, nous arrivions à d'assez bons résultats bien que certains cas aient été particulièrement rebelles. Les incisions d'anthrax ou d'abcès se faisaient sous un jet de chlorure d'éthyle quand nous en avions.

Nous réservions l'emploi des anesthésiques locaux ou de l'anesthésie générale pour les phlegmons ou les collections purulentes mal placées (panaris, abcès périrectal, etc.). A la fin, n'ayant plus rien, nous faisions tout sans anesthésie.

L'incision d'hématomes consécutifs à des traumatismes était monnaie courante — leur localisation favorite était la tête ou les fesses. Pour la tête, nous avions quotidiennement à faire des sutures du cuir chevelu ou de la face dont le bon Boxeur S.S. était l'étiologie la plus régulière. Les pyodermites très étendues, les impétigos et les gales infectées, traitées par les dérivés d'aniline, cédaient en général beaucoup plus vite qu'avec tous les autres procédés que nous avions pu essayer. Les érysipèles de la face étaient très fréquents mais, même accompagnés de phénomènes généraux importants, ils ont toujours cédé en quelques heures au Prontosil. Un très grand nombre d'hommes avaient enfin d'énormes plaies ulcéreuses qui traînèrent indéfiniment, atones et rebelles à toute thérapeutique.

Une place particulière doit être faite aux panaris, tant par leur fréquence que par leur gravité augmentée par l'obligation de continuer le travail beaucoup trop longtemps.

Des incisions très précoces et très profondes supportées stoïquement, quand nous manquions d'anesthésiques locaux, n'empêchèrent pas toujours les complications et nous dûmes procéder à des désarticulations de phalanges et de doigts.

Pendant toute la période que j'ai passée au revier, je n'ai vu qu'un seul cancer (un sarcome chez un jeune Polonais) et pas une seule crise d'appendicite.

Parmi les cas intéressants, je dois mentionner un hémothorax provoqué par un coup de feu ayant traversé le sommet du poumon gauche. Il guérit spontanément en trois semaines, permettant ainsi à l'homme de mourir pendu quelques jours après. Nous eûmes quelques luxations à remettre en place et très peu de fractures à immobiliser.

Les pneumonies et les broncho-pneumonies n'étaient pas trop fréquentes et nous n'eûmes aucun cas de maladie contagieuse grave jusqu'aux derniers jours où éclata le typhus exanthématique.

Nous eûmes la chance de partir du camp avant qu'il ne soit trop disséminé. Les maladies vénériennes étaient inconnues puisqu'aucun contact n'était possible et que les hommes contaminés avaient été éliminés dans les grands camps.

Je dois mentionner ici que le Commandant de Ravensbrück, qui prenait un soin si particulier de nos corps et de nos âmes, avait décidé, au cours d'une inspection, de créer à Barth — comme cela existait dans les grands camps, pour quelques bandits de droit commun bien nourris — un kommando spécial de femmes. Par mesure hautement humanitaire, elles auraient eu pour mission de charmer les loisirs, de satisfaire les appétits charnels et les impérieux besoins sexuels de tous ceux que la nourriture excitante, les lits moelleux et les heures de douce rêverie que nous ménageaient les S.S. pouvaient encore troubler.

VIII. — LES MALADES.

Tous les peuples de l'Europe et peut-être du monde se trouvaient représentés dans les camps de concentration. On y entendait parler toutes les langues et tous les dialectes. On y voyait également toutes les valeurs intellectuelles, toutes les valeurs sociales et tous les caractères, de l'homme de cœur intègre au plus épouvantable bandit en passant par les homosexuels et les stérilisés dégénérés.

Toutes les idées politiques y étaient mélangées, du royaliste à l'anarchiste sans oublier les hitlériens. Dans ce chaos, tout fut permis : certains prouvèrent leur courage et leur grandeur morale, beaucoup d'autres leur brutalité ou leur veulerie. Il y eut des vols, des crimes, des batailles au couteau; il y eut des bandits mais aussi des héros.

La population du camp de Barth était surtout composée de Slaves. Les Russes formaient à eux seuls les deux tiers de l'effectif. Les Polonais venaient ensuite, puis les Italiens, les israélites (surtout Hongrois et Grecs) et enfin les petites minorités de Français, Tchèques, Yougoslaves, Norvégiens, etc. Les Allemands, peu nombreux, formaient les cadres : Capo, chefs de block, *vorarbeiter* (contre-maîtres), *lagerschutz* (policiers), etc.

Il était difficile évidemment d'échanger des pensées bien profondes entre hommes qui n'avaient ni les mêmes mœurs, ni la même éducation et qui, par surcroît, parlaient des langues différentes. Il s'était créé cependant une sorte de dialecte de camp dont l'allemand était la base et qui permettait les conversations utiles aux besoins de la vie courante. Au revier, il me fut nécessaire de me familiariser

avec les mots les plus usuels de l'allemand et du russe pour éviter de faire traduire constamment les choses les plus simples par Willy ou Rudolph.

Dans l'atmosphère du revier, il a fallu beaucoup de courage et de volonté aux malades pour supporter sans se plaindre leurs souffrances et leurs misères. Qu'ils l'aient accepté de gaîté de cœur, c'est une autre affaire.

Les plus endurants étaient sans conteste les Russes et les plus sensibles les Italiens. Malgré cela, tous, quelle que fût leur nationalité, ont en général accepté avec vaillance et résignation leurs malheurs et nous avons été très souvent étonnés de voir avec quelle sérénité, quel calme et même quelle indifférence ils envisageaient la mort. Tous avaient, je pense, l'impression que c'était la fin d'un cauchemar et seulement cela.

Les Russes formaient l'élément dominant du revier. Il y en avait de tous les états de l'U.R.S.S. et de toutes les conditions. Comme malades, ils supportaient tout sans se plaindre avec cette résignation et cette tranquillité des Slaves de l'Est. Vivant avec tant d'hommes de ce mystérieux pays dont personne avant la guerre ne soupçonnait les possibilités combattives et le patriotisme, je les ai souvent observés et interrogés pour essayer de savoir à peu près où ils en étaient chez eux.

J'ai remarqué que tous, quel que fût leur territoire d'origine, connaissaient la langue russe, même si entre eux ils parlaient un idiome local, et que les illettrés étaient très rares.

A part cela, qu'en dire ? Ayant passé une année à vivre en leur compagnie, je pense qu'un très gros effort a été fait pour moderniser leur pays et lui faire rattraper les nations de l'Ouest européen et d'Amérique. Mais s'il y a eu d'immenses transformations au point de vue social et industriel, il y a encore beaucoup à faire pour arriver au même standard de vie que l'on pouvait avoir en France à situation égale. De plus, si je crois à la nécessité de l'ins-

truction, je suis persuadé que l'éducation est aussi indispensable pour permettre des rapports sociaux agréables. Or, tout est à faire pour les Russes de ce côté là.

Je pense donc que si l'on veut être juste, il ne faut pas vouloir faire de comparaison entre tel ou tel pays et la Russie, mais plutôt reconnaître l'immense différence existant entre la Russie actuelle et ce qu'elle était il y a seulement vingt ans.

Les Polonais ont bénéficié d'un traitement très spécial grâce à Tadeck qui prit résolument le parti des S.S. Toutes sortes de prérogatives lui furent ainsi réservées et entre autres, comme je l'ai déjà dit, le contrôle des entrées et des sorties du revier. Il s'arrangea pour en faire profiter largement ses compatriotes au détriment de tous. Beaucoup restaient, sans aucune nécessité et florissants de santé, des semaines entières à occuper la place de véritables malades qui, eux, continuaient leur travail jusqu'à la mort. Certaines équipes rentraient presque tous les soirs avec des cadavres sur les brouettes *(Luftplatz Kommando)*. Les Polonais étaient, ici comme ailleurs, obséquieux et faux. Il fallait toujours faire attention à eux quand avec Rudolph nous donnions des soins particuliers en cachette.

Je me demanderai toujours, après les avoir vu agir à Barth et appris leur conduite dans les autres camps, pourquoi on parle de l'amitié traditionnelle de la France et de la Pologne.

Les Italiens, dont la mortalité a été énorme, étaient les plus mal traités dans le camp. Tadeck leur vouait une haine spéciale. Je n'en ai jamais vu venir à la visite sans l'entendre les traiter, dès leur entrée dans la salle, de « *porco italian* ». C'est du reste tout ce qu'il connaissait de leur langue.

Ils venaient généralement avec terreur au revier en s'arrangeant pour être soignés par Rudolph ou par moi. Ce qu'il y avait de désagréable, c'est que c'était toujours la *combinazzione* et qu'avec ceux qui paraissaient les plus sérieux, on pouvait constamment avoir une histoire très

ennuyeuse. Je pense qu'à Barth ce sont eux qui devaient avoir le record de pendus et de fusillés.

Les israélites formaient le dernier groupe important. Hongrois ou Grecs, beaucoup étaient très cultivés et parlaient parfaitement plusieurs langues dont le français. Tard venus au camp de concentration, mais en connaissant néanmoins tous les dangers, ils eurent le tort de vouloir partout jouer avec le feu. Au revier spécialement, ils essayèrent de faire ce que personne ne tentait, c'est-à-dire de simuler. Tadeck, farouchement antisémite, en profita pour les suspecter en bloc et l'hospitalisation leur devint encore plus difficile qu'aux autres. Ils eurent eux aussi de très lourdes pertes. Ce furent les israélites grecs, derniers arrivés, qui amenèrent le typhus au camp.

Les Français, dont notre petit groupe fut lui aussi si fortement éprouvé puisque j'ai rapporté une liste de quarante-quatre noms de disparus, eurent malheureusement, eux encore, très fréquemment affaire au revier.

Il me fut souvent pénible de ne pas pouvoir mieux les soigner et d'être quelquefois obligé de me cacher pour les voir. La chambre 42 sera pour moi cependant un des meilleurs souvenirs que je rapporte du camp de Barth.

Les camarades André Poisson, Louis Mutz, Jacques Ludwig, le Docteur Claude de Procheville et tous les autres doivent eux aussi, j'en suis sûr, ne pas oublier certains moments particulièrement émouvants et remplis d'espoirs que nous avons vécus ensemble. Le seul avec qui je pouvais rester longtemps était mon jeune ami François Viciente, le coiffeur chef, lui aussi attaché au service intérieur du camp. Dès qu'il avait une minute, il venait me trouver pour parler un peu de la région ou des événements et, grâce à son ingéniosité, oublier avec un cigarette roulée dans du papier journal que nous étions prisonniers.

Je ne veux pas passer ici en revue toutes les nations qui avaient leurs représentants à Barth. L'énumération en serait bien trop fastidieuse. Mais je veux quand même faire

une place tout à fait à part aux Tchèques qui, malgré les événements de 1938, restèrent quand même très francophiles et qui, dans notre camp, et sans parler de moi, furent les meilleurs amis des Français.

Il me reste maintenant à parler spécialement des Allemands. Il y en eut de bons, mais quelle rareté.

Du reste, Kurt s'arrangea à les éliminer avant la fin.

Si l'on admettait une fois pour toutes la supériorité incontestable de la race élue, dont la démonstration n'était pas à faire, on pouvait commencer à se comprendre. Il y avait cependant des choses un peu trop paradoxales et réellement un peu trop difficiles à digérer, même pour un estomac peu délicat. Il m'était par exemple assez souvent donné d'entendre parler sérieusement de la *Deutsche Kultur* et du problème sexuel. On croyait rêver quand on entendait de tels discours en camp de concentration, surtout quand ils étaient tenus par un « rose » (homosexuel). Au revier, ils avaient le plus souvent droit à une salle spéciale et nous en entendîmes même un jour un, qui n'avait rien, se réclamer de sa nationalité pour être hospitalisé. Barth était en Allemagne, ils étaient Allemands : donc, nous autres, pauvres représentants de races dégénérées et métissées, n'avions qu'à nous taire et obéir.

IX. — LES MÉDICAMENTS.

Les médicaments nous étaient fournis par le S.S. qui les recevait du camp de Ravensbrück. Les premiers temps, je fus assez dérouté pour leur emploi, ne connaissant ni la correspondance existant entre les noms français et allemands, ni la posologie.

Nous demandions au S.S. qui les gardait en réserve à la kommandantur les produits qui nous manquaient. C'était surtout les objets de pansement qui faisaient défaut, et en particulier les bandes en papier et le dyachylon.

Nous pouvions heureusement récupérer à l'usine des rouleaux de papier collant qui nous dépannaient. La quantité des produits qui nous étaient alloués était assez considérable, mais nous n'en avions que très peu à notre disposition par la faute du S.S. et du Capo.

L'*Oberscharführer* S.S. commençait en effet par en vendre la plus grande partie à Barth et partageait ensuite le reste au fur et à mesure des demandes entre le camp des femmes et celui des hommes. Les médicaments une fois au revier étaient soigneusement entassés dans une armoire dont le Capo avait seul la clef. Nous n'avions à notre portée qu'une quantité infime de produits que nous étions constamment à lui mendier. Il réservait pour son usage personnel et celui de quelques rares amis les toniques et les vitamines.

Je dois aussi mentionner une source française de médicaments dont je n'ai malheureusement pu faire bénéficier que très rarement les malades, mais qui nous aida beaucoup. Grâce à un Français qui avait pu se mettre en relation, par suite d'un concours de circonstances exception-

nellement favorables, avec des prisonniers de guerre, nous pûmes avoir plusieurs fois un assez grand nombre de tubes de Dagénan ainsi que quelques autres produits de première nécessité.

L'emploi des pommades pour la confection des pansements était la règle. Ce n'est qu'à la fin tout à fait que j'ai pu obtenir des sulfamides pour applications locales (Marfanil, Prontalbin) dont l'efficacité *in situ* a bien étonné tout le monde dans ce pays où on les a inventés. Les principales pommades étaient : l'Ichtyol Salbe (ichtyol à 10 p. 100) servant à produire une forte hiperhémie locale; le Lebertransalbe à base de foie de poisson, que l'on mettait surtout sur les plaies atones; le Boresalbe, remplaçant la vaseline; puis toutes sortes de pommades à l'oxyde de zinc, au mercure, au nitrate d'argent, au soufre, etc.

Pour le lavage et l'irrigation des plaies ou les pansements humides, le Rivanol, antiseptique faible à base d'aniline, donnait de très bons résultats.

Nous utilisions du reste tous les dérivés d'aniline que nous pouvions avoir : bleu de méthylène, cristal violet, vert lumière, rouge congo, solution de Giemsa, etc., avec plein succès dans toutes les affections staphylococciques étendues. Le « Sepsotinktur » remplaçait la teinture d'iode dans ses applications.

Nous avons employé deux ou trois fois, quand nous en avions, de l'Evipan pour nos anesthésies générales et nous manquions le plus souvent d'éther, de chlorure d'éthyle et d'anesthésiques locaux.

Nous avions aussi, mais très peu et très rarement, des toni-cardiaques (Cardiasol, Sympathol), des diurétiques (Salyrgan), des antalgiques et des sulfamides (Prontosil, Eubasin, Eleudron, Albucid, etc. en comprimés ou en ampoules pour injection intraveineuse).

Les produits que l'on nous donnait étaient généralement excellents, et sous des formes très pratiques assurant la propreté de leur manipulation (comprimés : charbon,

bicarbonate, magnésie, etc., ou ampoules : vitamines, cylotropine, etc.).

Les conditions dans lesquelles nous nous trouvions rendaient matériellement impossible l'institution d'un régime alimentaire convenable et d'une thérapeutique efficace et suivie que la gravité des cas aurait imposés pour chacun de ces malades qui avaient tous travaillé jusqu'à la limite extrême de leurs forces. Il y avait bien aussi pour les médecins de quoi être dégoûté et écœuré quand on voyait que tous les efforts faits pour enrayer une affection trouvaient très souvent, après sa guérison clinique, la mort par misère physiologique comme conclusion.

Et pourtant quelquefois, c'était avec joie, en constatant l'amélioration, que l'on avait supporté les critiques, les dénigrements ou les scènes violentes des S.S., du Capo ou de Tadeck.

Les soins dentaires ont consisté surtout en avulsions, sans anesthésie le plus souvent. Aucune prothèse n'était possible. Pour l'optique, seules les lunettes des morts étaient distribuées au petit bonheur à ceux qui pouvaient s'en contenter.

Je ne veux pas finir de parler de la thérapeutique à notre disposition sans signaler spécialement un des remèdes les plus efficaces que nous avions pour soulager les souffrances, redonner l'espoir et la volonté de guérir aux plus épuisés. Nous leur apportions journellement des nouvelles qui avaient filtré à l'usine, sur la marche victorieuse des opérations, et j'ai souvent vu des yeux où l'on sentait déjà l'ombre de la mort reprendre leur vivacité et leur lumière.

X. — LA LIBÉRATION.

Depuis le début d'avril, la nervosité des S.S. s'accroissait de jour en jour davantage. Le Commandant avait de plus en plus recours à l'alcool pour se donner du courage et tirait fréquemment son revolver pour calmer la surexcitation qui régnait parmi nous. Les appels de punitions *(Strafappel)* se succédaient sans motif et toujours plus terribles. Les S.S. avaient constamment la mitraillette à la main. Les environs du camp, en prévision d'un lâcher de parachutistes, étaient hérissés de mitrailleuses. L'usine était presque complètement arrêtée et les hommes étaient employés à creuser des fossés antichars. La nourriture se faisait de plus en plus rare et nous avions très souvent du pain sec le soir.

Nous avions l'impression, bien qu'imparfaitement renseignés sur les événements, que la fin était toute proche. Kurt, sur le conseil des S.S., avait remanié toute l'organisation intérieure du camp et, sentant le danger approcher, s'était entouré d'une garde de corps composée de tous les droits communs allemands qui craignaient eux aussi pour leur sécurité. La discipline devenait de leur part de plus en plus féroce et arbitraire. Les coups pleuvaient de tous les côtés, mais l'espoir était dans tous les cœurs honnêtes.

Nous nous demandions la façon dont la liquidation du camp allait se faire et nous passions tout notre temps à faire des pronostics. Le terrain d'aviation avait repris toute son activité et il y avait plusieurs centaines d'appareils qui partaient en mission ou en revenaient à tout moment.

Quand nous arrivâmes à la fin du mois, tous ces signes d'excitation avaient atteint leur point culminant. Le Com-

mandant était complètement ivre dès l'appel du matin et les S.S. ne tenaient plus en place. Les alertes aériennes se succédaient tandis que le nombre d'avions allemands sur le terrain diminuait sensiblement.

Enfin, le 30 avril, le S.S. qui avait remplacé notre *Oberscharführer,* arrêté depuis quelques jours, vint au revier le matin nous avertir d'avoir à prendre toutes nos précautions pour emporter les produits pharmaceutiques nécessaires et nos couvertures en vue d'un départ en colonne dans la soirée. Sur sa demande, il fallut lui remettre sur le champ toute la comptabilité et la cartothèque ainsi qu'une liste des malades qui, eux, devraient rester au camp. Nous pûmes heureusement dissimuler le livre des médecins, le livre des effectifs et surtout un liste complète de tous les morts à ce jour.

Dès l'après-midi, nous commençâmes à entendre sauter les ouvrages militaires et autres des environs de Barth. Tout le monde se préparait dans le camp. Un kommando voisin arrivant de Swinemünde vint se joindre à nous et, à 18 heures, le premier groupe de cinq cents hommes, après avoir reçu un jour de vivres, quitta le camp en rangs serrés encadré par une garde très nombreuse de S.S. Le médecin de Swinemünde, droit commun allemand, qui avait tué un grand nombre de détenus par piqûres d'essence, était avec eux. A 19 heures, Rudolph partit avec le deuxième groupe de cinq cents hommes. A 20 heures enfin, dans le troisième groupe avec Tadeck, Willy et tous les Allemands, je partis à mon tour au milieu du fracas des explosions de l'usine et des installations militaires que l'on détruisait.

Les avions qui n'avaient pu prendre l'air étaient en train de brûler sur le terrain. Nous marchâmes toute la nuit au milieu des S.S. tirant sans arrêt le long de la colonne et, le lendemain matin, nous sûmes enfin que nous étions sur la route de Rostock. Des sentinelles S.S. hongroises nous dirent que nous allions vers les lignes anglaises. La colonne s'étirait de plus en plus et les S.S. arrivaient à se trouver à 50 ou

100 mètres les uns des autres. Les évasions étaient déjà très nombreuses mais, d'après les renseignements que j'avais obtenus par des prisonniers de guerre français rencontrés dans les villages que nous traversions, nous devions être déjà encerclés par les unités russes qui, venant de Stralsund, avaient piqué directement sur Rostock, en laissant la péninsule de Barth sur leur droite.

Nous décidâmes dans la soirée, avec Willy Larroy, François Viciente et quelques autres camarades, de quitter la route pour aller vers un kommando de prisonniers de guerre français. A Revertsagen, à 10 kilomètres de Rostock, alors que le désordre de nos rangs était à son comble par la présence de détenues du camp de femmes qui, nous suivant, s'étaient mélangées à nous, nous partîmes. Les S.S. se voyant encerclés refluaient déjà sur le village, fusillant quatorze hommes de notre camp qui s'étaient éloignés de la route.

C'est avec un empressement et une amabilité qui nous furent très doux que nous fûmes accueillis par les prisonniers qui nous habillèrent et nous ravitaillèrent immédiatement. Toute la soirée et toute la nuit, les fusils, les mitrailleuses et les canons tirèrent aux environs, tandis qu'un train blindé et un train de munitions sautaient dans la gare du village.

Nous nous réveillâmes le lendemain matin pour voir hisser les trois couleurs et l'arrivée des troupes russes qui nous apportaient notre liberté.

Etant revenu avec Willy, François et Manuel (un Espagnol qui était aussi avec nous à Barth) vers le village, nous eûmes la chance de reconnaître le trop célèbre « Boxeur » qui, sans galon ni insigne, tâchait de s'esquiver.

Nous ne lui en donnâmes pas le loisir et, par un très juste retour des choses, lui appliquant la loi du lynch, nous lui fîmes immédiatement subir le sort qu'il méritait.

Les deux autres *Blockführer* S.S. qui passèrent également au même endroit quelques instants après furent abattus à leur tour.

Quant à Kurt, aux chefs de block et à l'interprète, des camarades Russes, qui s'en emparèrent à quelque distance de là, leur permirent de savourer une fin bien trop douce encore, après tous les crimes qu'ils avaient commis.

Ayant gagné les lignes anglaises à Wismar et fait partir mes camarades en ambulance, je restais quelques jours à aider aux évacuations de Français malades de la région en compagnie des médecins du « 225 Parachute Ambulance Field » qui n'étaient là que depuis la veille et m'entourèrent d'une si chaude et si fraternelle sollicitude. Très anxieux au sujet de ma femme dont je ne savais pas la libération, je repartis vers la France et Bordeaux où j'arrivais avant le 15 mai après un très rapide voyage.

J'eus la joie de retrouver tous les miens et de pouvoir embrasser ma femme dont le courage et la présence d'esprit furent, dans les circonstances que nous avions vécues, absolument admirables.

Que sont devenus les malades que les S.S. avaient abandonnés au camp ?

Le lendemain de mon arrivée à Wismar, j'avais signalé leur présence à un officier de liaison américain avec les troupes russes qui mangeait au mess et partait pour Barth.

J'ai appris depuis que certains avaient pu se sauver, mais que malheureusement beaucoup, et parmi lesquels des Français, sont encore morts malgré tous les soins, en ayant connu du moins la suprême joie de la Victoire.

CONCLUSION

L'impression générale que j'aurais voulu dégager de mon récit est que la médecine dans les camps de concentration consistait avant tout en une sorte de paravant pour les S.S. qui cherchaient toujours à cacher aux yeux du monde leur barbarie sous des apparences légales et humanitaires.

Pour eux, il importait peu que les hommes qui approchent les malades soient médecins ou non et que de véritables sadiques se plaisent à augmenter les souffrances ou à torturer leurs malheureux co-détenus.

Ce qu'ils voulaient, c'est pouvoir en toute occasion montrer des infirmeries semblant propres et ordonnées et surtout des livres rédigés sous leur pression et les mettant, à leurs yeux, à couvert sur chaque cas particulier.

Ce qu'ils ne pourront cependant jamais justifier, ce sont leurs fameuses statistiques.

Les deux tiers de l'effectif de notre camp ont en effet trouvé la mort dans les six derniers mois et rien ne pourra expliquer normalement un tel état de fait.

La grande majorité des médecins qui aidèrent leurs camarades de détention ne purent exercer leur profession que dans une atmosphère de terreur continuelle en étant les témoins désarmés et horrifiés des pires atrocités.

Les malades de toutes les nationalités qui passèrent au revier firent preuve dans presque tous les cas d'un très grand courage. Pour ceux qui ne revinrent pas, résignés et stoïques devant la mort, c'est généralement avec calme et sérénité qu'ils l'acceptèrent.

Le grand problème pour réduire la mortalité n'était pas d'ordre médical. C'est la famine voulue et organisée systématiquement qui fit le plus de victimes.

Les maladies, aggravées ou provoquées par la misère physiologique et des conditions épouvantables d'hygiène, voyaient assombrir de façon catastrophique leur pronostic.

Les médicaments nous furent distribués de façon irrégulière et en quantité insuffisante. Notre activité médicale à Barth enfin fut toujours gênée ou même empêchée par les S.S., le Capo et bien souvent par notre confrère polonais.

Je voudrais, en terminant, dire quelle tristesse et quel écœurement j'ai éprouvé après les confidences que m'ont faites au seuil de la mort tant de camarades; quand je pense à tous ces êtres chers dont ils m'ont parlé avec tant d'amour et d'espoirs, je suis encore bouleversé de n'avoir pu apporter qu'un si faible secours.

Puisse l'humanité devenir meilleure et les progrès de la morale égaler ceux de la science pour que tant de souffrances et tant de sacrifices n'aient pas été consentis en vain.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes. Si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu : *Le Doyen*,
R. DUPÉRIÉ.

Vu, bon à imprimer :
Le Président,
F. VILLEMIN.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 13 Décembre 1945.
Le Recteur,
A. MARCHAUD.